

17 Février 1907

LES VALLÉES
au temps de la Réformation (1517-1536)



Publié par la SOCIÉTÉ d'HISTOIRE VAUDOISE
pour les enfants des Vallées.

17 FÉVRIER 1907



LES VALLÉES
au temps de la Réformation
(1517-1536)



*Publié par la Société d'Histoire Vaudoise
pour les enfants des Vallées.*

Aux enfants des Eglises Vaudoises

Mes chers enfants,

Nous devons tout d'abord remercier M.^r le Prof. J. JALLA qui, cette année encore, a bien voulu vous consacrer une partie de ses loisirs si précieux pour vous parler de nos pères vénérés, de leur foi, de leur endurance sous les persécutions et de leur attachement inébranlable à l'Evangile de notre Sauveur Jésus-Christ.

Dans ces pages inspirées au plus pur patriotisme vaudois et italien, vous pourrez apprendre, chers enfants, quelques bonnes leçons de fidélité, d'humilité, d'obéissance au Seigneur, jusqu'à la mort.

Dieu ne nous demande pas aujourd'hui de mourir sur un bûcher ; mais Il ne nous demande pas moins de fidélité, pas moins d'obéissance à Sa volonté et dans le témoignage chrétien, que jeunes et vieux doivent rendre, pas moins de courage.

Si les pieds de ceux qui annoncent les bonnes nouvelles au monde entier, sont beaux, comme l'écrivit le prophète, nous pouvons, sans exagération, dire que les lèvres de nos chers enfants qui parlent du Sauveur avec amour et reconnaissance sont suavement douces et charmantes.

Comme nos vénérés pères le firent devant leurs frères et devant leurs bourreaux, soyez toujours prêts, chers descendants des héros de la foi, à répondre à vos adversaires, avec douceur et fermeté au sujet de l'Espérance qui est en vous.

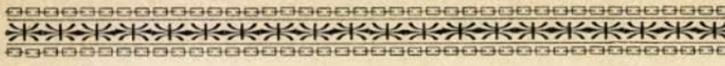
À l'étranger, dans les pays que j'ai visités, on aime et apprécie hautement notre histoire. Etudiez-la, chers enfants, dans les pages que nous vous présentons ; étudiez-la avec vos parents et vos amis, et que le Seigneur qui a soutenu nos pères vous rende forts et invincibles par son Esprit, contre le mal, forts pour le bien et la fidélité à Son égard.

Turin, le 17 Février 1907.

Votre ami dévoué

Paolo Longo

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE VAUDOISE.



Les Vallées au temps de la Réformation

(1517-1536)

Chers enfants des Vallées,

L'an dernier, nous nous sommes unis à nos compatriotes piémontais pour rappeler les grands évènements de 1706 : « Le siège de Turin et le séjour du duc Victor Amédée II parmi les Vaudois. » Nous reprenons aujourd'hui l'histoire de nos pères au point où nous l'avions laissée il y a deux ans.

Nous vous avons raconté alors comment, vers la fin du Moyen Age, nos ancêtres avaient résisté victorieusement aux efforts des ennemis pour les écraser ou les contraindre d'abjurer, et comment ils avaient pu obtenir de leur souverain d'être laissés tranquilles, mais comment aussi, pour échapper aux embûches que le clergé du Piémont tendait à ceux que leurs affaires appelaient hors des Vallées, plusieurs s'étaient laissés aller à participer quelquefois au sacrifice de la messe, tout en demeurant secrètement attachés aux doctrines vaudoises. Et nous terminions, à peu près, par ces mots : « Il fallait le souffle puissant de la Réformation pour éclairer nos pères de la lumière plus pure de l'Évangile et les encourager à poursuivre fidèlement leur combat séculaire pour la vérité. »

C'est précisément de la Réformation aux Vallées que nous allons vous entretenir, cette année.

1. Qu'est-ce que la Réformation ?

Au 15^e et au 16^e siècles l'Église romaine s'était tellement éloignée de la pureté du Christianisme primitif qu'au lieu d'être respectée comme en plein Moyen Age, elle était l'objet du mépris et du dégoût universels. Les prêtres, ignorants et ouvertement scandaleux dans leur conduite, encourageaient aux vices le peuple qu'ils auraient dû amener à une vie de sainteté. Et ce que l'on voyait chez les prêtres, on le retrouvait chez les nombreux moines et nonnes, chez les évêques, chez les car-

dinaux, même et surtout chez les papes. On rougirait de vous dire de quoi ont été capables un Innocent VIII, un Alexandre VI, qui furent papes de 1484 à 1503. Leur successeur, Jules II, ne fit que provoquer des guerres dans toute l'Europe, guerres qu'il osait même appeler saintes. Quant à Léon X, s'il fut meilleur que ses prédécesseurs, s'il eut des sentiments plus élevés, une conduite plus digne, il fut ouvertement incrédule et se plaisait à se féliciter avec son frère de ce qu'ils possédaient richesses, gloire, honneurs, grâce à *la fable du Galiléen*, comme il appelait l'histoire de Jésus-Christ.

Eh bien ! c'est précisément le temps de ce pape incrédule que Dieu choisit pour provoquer un réveil de la foi évangélique.

Léon X, généreux protecteur des lettres et des arts, désirait continuer et, si possible, achever une église grandiose que Jules II avait commencé à élever sur l'emplacement de l'ancienne basilique de S. Pierre, à Rome. Il lui fallait pour cela beaucoup d'argent. Comment se le procurer ? En vendant des *indulgences*, fut-il décidé.

Les indulgences étaient des billets de pardon, que le pape accordait pour quelconque crime ou péché présent, passé, voire même futur, à un prix qui variait selon la gravité du crime ; on pouvait de la même manière arracher aux tourments du purgatoire les parents et amis qu'on y croyait retenus. Et bientôt, dans tous les pays catholiques, commença au son du tambour, comme une enchère publique, la vente des indulgences ; des foules en achetaient ; la caisse des marchands de pardon se remplissait rapidement ; et le pape se frottait les mains de joie d'avoir réussi à faire tant d'argent, et aussi facilement.

Il y avait cependant, par ci par là, même au sein de l'Eglise Romaine, des âmes pieuses et éclairées, qui se nourrissaient en secret de la Parole de Dieu, et que scandalisait ce spectacle d'un Pape faisant croire au monde que Dieu vend son pardon pour un peu d'argent, tandis qu'il a laissé verser le précieux sang de son Fils Unique pour assurer ce pardon aux hommes.

Ulrich Zwingli, en 1516, en Suisse, et Martin Luther, en 1517, en Allemagne, osèrent protester, au nom de l'Évangile, contre ce scandaleux commerce, et quoique l'Eglise romaine eût employé flatteries, tromperies, menaces, guerres et massacres pour réduire au silence ces courageux témoins de la vérité et leurs disciples, le sentiment de la justice et de la vérité qui couvait dans les cœurs fut tellement général que toute l'Europe septentrionale se détacha du pape et de son Eglise.

Appelés d'abord *Luthériens*, ceux qui prirent cette grande décision reçurent le nom de *Protestants* lorsque, en 1529, ayant à leur tête plusieurs princes allemands, ils *protestèrent* à la diète

de Spire par devant l'Empereur qui prétendait, pour plaire au pape, limiter les droits de leurs consciences.

Voilà ce qu'on appelle la Réformation ; heureux évènement, grâce auquel l'Allemagne, la Hollande, le Danemark, la Scandinavie, la Grande Bretagne, la Suisse et d'autres pays encore sont, en grande partie, délivrés du joug de Rome, ont la Bible en honneur et, remarquez-le bien, sont aussi les pays les plus instruits, les plus prospères, les plus heureux, ceux que Dieu s'est particulièrement plu à combler de ses bénédictions.

2. Les Vaudois avaient-ils besoin d'une Réformation ?

L'Eglise Vaudoise, qui s'était détachée de Rome depuis plus de 300 ans, avait précédé les Réformateurs dans la voie qu'ils venaient de prendre. — Cependant, n'étant sortis de l'Eglise catholique que peu à peu et presque malgré eux, ils avaient conservé quelques traditions, quelques habitudes, quelques croyances même, qu'ils ne pouvaient justifier par la Parole de Dieu, et qu'ils retenaient uniquement parce que leurs ancêtres l'avaient toujours fait. De plus, comme nous l'avons vu, la crainte des persécutions en avait induit plusieurs à cacher leur vraie foi, à clocher des deux côtés, comme disait Elie aux Israélites, en se rendant secrètement au culte tenu par les *Barbes* et ouvertement à la messe, qu'ils croyaient cependant être un acte d'idolâtrie.

On appelait *Barbes* ces hommes austères et vénérables qui, renonçant aux joies de la famille et aux aises de la vie, parcouraient l'Italie, la France, la Suisse, la Bohême, visitant en secret les groupes de fidèles et les Vaudois isolés au milieu des tentations du monde, remplissant ainsi l'office de pasteurs et d'évangélistes vaudois. Les uns étaient instruits dans le Midi de l'Italie, d'autres au *Collège* du Pradoutour, à Angrogne.

L'objet de leurs études était surtout la Bible qu'ils apprenaient par cœur ; mais afin de pouvoir se suffire dans les pays nouveaux, ils étudiaient aussi les langues et pratiquaient la médecine. Consacrés et envoyés par le synode, ils partaient deux à deux, comme les 70 disciples de Jésus, l'un plus âgé, appelé *regidor*, l'autre plus jeune ou *coadjutor*, — recteur et aide — encourageant leurs ouailles partout sur leur passage, par leurs exhortations basées sur la Parole de Dieu et par leur exemple. Après une tournée de deux ans, ils rentraient aux Vallées, rendaient compte au Synode de leur mandat et recevaient une nouvelle désignation pour une tournée successive. Mais ils ne revoyaient pas tous l'asile sûr des Alpes Cottiennes. Parfois,

l'un d'entre eux succombait en route aux maladies et aux fatigues ; plus souvent encore, il y en avait qui, tombés entre les mains de l'Inquisition, étaient brûlés vifs sur les places des villes ou bien croupissaient pendant des années dans les affreux cachots du Saint Office.

Les Barbes s'étaient ainsi mérité la vénération des fidèles qu'ils guidaient sûrement, au travers des écueils de la vie, vers le port éternel.

Quand ils avaient atteint un âge avancé, les *regidors* obtenaient une résidence fixe et s'occupaient de l'instruction des jeunes pasteurs et des intérêts généraux de l'Eglise.

Malgré leur ministère itinérant, ils réussissaient à obtenir, des membres de leur communauté, une instruction biblique solide, grâce à laquelle les simples paysans des Vallées se sentaient fermement enracinés dans la foi et étaient capables de confondre les docteurs papistes, comme on peut le voir par le fait suivant.

Le 24 Juin 1517, deux Vaudois du Val Cluson assistaient, par hasard, à Turin, à la première messe célébrée dans la cathédrale par le nouvel archevêque de ce diocèse, Claude de Seyssel. Eblouis par la splendeur de cette cérémonie, ils manifestèrent le désir de renoncer aux croyances de leurs ancêtres pour appartenir à une Eglise aussi riche et puissante. Le prélat vit dans ce fait un appel de Dieu à évangéliser cette vallée reculée.

Les Valclusonnois, étonnés de cette nouveauté, accoururent en foule pour écouter respectueusement le docte prélat. Mais ce dernier dut bientôt se convaincre que, s'il leur était supérieur dans la connaissance des subtilités théologiques, il était facilement mis dans l'embarras quand on lui demandait de prouver son dire par la Parole de Dieu. Il leur rend lui-même ce témoignage, dans la relation de sa tournée : « *Ils sont plus intelligents que les catholiques, et ne croient qu'à l'Évangile, qu'ils expliquent à la lettre, dédaignant l'interprétation officielle de l'Eglise. Ils sont aussi de mœurs plus pures que les autres chrétiens.* »

C'était précisément l'époque où la vente des indulgences battait son plein. Seyssel la proposa aussi aux Vaudois qui, quelques mois avant que se fut fait entendre la protestation de Luther, répondirent : « *Nous n'avons que faire du pardon du pape ; celui de Christ nous suffit pleinement.* » Et l'archevêque dut rentrer dans son somptueux palais sans avoir rien obtenu.

3. Rapports entre les Vaudois et les Réformateurs. Martin Gonin et Georges Morel.

Nous avons dit que la voix de Luther ne tarda pas à éveiller un écho extraordinaire, non seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe centrale et septentrionale. Il en eût été de même en Espagne et en Italie sans le caractère léger de ces populations, et l'intérêt qu'avaient les Italiens à attirer à Rome les richesses de l'étranger. D'ailleurs, l'Empereur, le Pape et les autres autorités employèrent tous les moyens, même les plus iniques et les plus violents, pour étouffer le mouvement de Réforme qui se dessinait dans ces contrées aussi. Pendant la guerre que se firent presque sans interruption l'empereur Charles V et le roi de France François I, les nombreux luthériens que comptaient les armées des deux souverains répandirent largement les doctrines réformées en Italie, et surtout en Piémont.

En 1524 et 1525 les autorités piémontaises se plaignaient que la Réforme envahissait cette région.

Pensez si les Vaudois pouvaient demeurer indifférents à tout ce mouvement religieux ! Leurs Barbes, qui parcouraient le Piémont, rapportaient aux Vallées des nouvelles étonnantes ; les foules les écoutaient avec ardeur, bravant le courroux des prêtres ; on leur demandait qui étaient et que voulaient ce Luther et ces autres personnages dont les ouvrages circulaient déjà, même en Italie, parmi les personnes instruites.

Il fallait prendre position pour ou contre cette nouveauté ; et pour se décider, il était bon de la connaître à fond.

Dans ces circonstances, on s'explique que le synode de 1526 fût exceptionnellement nombreux et important. On se réunit au Vallon, riant plateau, aujourd'hui inhabité, situé au-dessus du joli lac du Laux, au Val Cluson. Il s'y trouva 140 Barbes, venus de tous les pays où il y avait des Vaudois, grâce à la paix qui suivit la bataille de Pavie.

Les Barbes Martin Gonin, d'Angrogne, et Georges, de Calabre, furent délégués en Allemagne pour savoir au juste si ce qui s'y faisait était selon la Parole de Dieu. Gonin revint avec une quantité d'ouvrages des réformateurs allemands, qu'il répandit aux Vallées et dans le reste du Piémont. Et, quoique cela eût mis en éveil le parti catholique et que l'Inquisition cherchât à sévir, les Vaudois commencèrent à tenir leurs cultes hors des retraites de leurs montagnes et osèrent même se réunir dans une maison du bourg de la Tour.

En 1530, un synode, tenu à Mérindol, en Provence, décida

à son tour d'envoyer deux Barbes pour soumettre aux réformateurs la décision de plusieurs points douteux. L'un était Georges Morel, ou Maurel, de Freissinière, qui avait étudié, aux frais des églises, dans les écoles nouvellement établies en Allemagne ou en Suisse ; l'autre Pierre Masson, originaire de la Bourgogne. Ils accomplirent scrupuleusement leur mandat, présentèrent leurs demandes, tour à tour, aux réformateurs de Zurich, Berne, Bâle, Strasbourg, Neuchâtel et Morat, rapportant les réponses écrites de différents théologiens.

Achevant leur mission par une tournée en France, ils traversèrent la Bourgogne, où Masson fut reconnu, arrêté à Dijon et envoyé au supplice.

Morel put heureusement échapper et rejoindre la Provence emportant avec lui les précieux documents.

4. Les synodes de Chanforan.

En réponse aux demandes du synode de Mérindol, les réformateurs de Suisse et d'Alsace avaient été d'accord à louer la constance et la fidélité des Vaudois à travers les persécutions, ainsi que leur attachement à la Bible ; seulement, ils leur conseillaient fortement de renoncer à la confession auriculaire, au jeûne obligatoire, au célibat des pasteurs ; d'insister sur le repos du dimanche et de s'abstenir de fréquenter la Messe.

Qu'allait-on faire ? Il n'appartenait ni à Gonin, ni à Morel, relativement jeunes, ni même au synode ordinaire des Vallées de prendre une décision aussi importante. Les Barbes les plus âgés et les plus au courant des affaires se trouvant alors parmi les Vaudois des Calabres et des Pouilles, il fallait d'abord les consulter. Cela prit du temps et le synode général ne put être fixé que pour l'été de 1532.

Gonin et un autre Barbe, nommé Guido, se rendirent en Suisse pour inviter à y assister les réformateurs de langue française, avec lesquels il leur était plus facile de s'entendre. Ils purent ramener avec eux Guillaume Farel, Antoine Saulnier et Pierre Robert Olivétan, tous les trois Français, réfugiés en Suisse à cause de leur foi.

Le synode se réunit, le 12 septembre, sous les châtaigniers de Chanforan, tout près du Serre d'Angrogne. Les Barbes s'y trouvaient en grand nombre, et le public vaudois aussi. La discussion fut longue et acharnée. Quelques Barbes, par vénération pour l'œuvre plusieurs fois séculaire de leurs prédécesseurs, d'autres, surtout des ex-prêtres, parce qu'ils tenaient à conserver ce qui rappelait l'Eglise Romaine, qu'ils venaient de

quitter, d'autres, par prudence mondaine, pour éviter d'attirer sur eux les rigueurs de la persécution, étaient d'avis de ne rien changer aux formes et aux doctrines établies depuis longtemps parmi eux.

Mais la grande majorité, décidée à tout braver pour la vérité, vota intégralement ce qu'avaient proposé les Réformateurs. Depuis lors, notre Eglise, sans cesser d'être vaudoise,



Chanforan.

s'est trouvée en communion d'esprit et de croyance avec les Eglises protestantes, filles de la Réformation.

Le synode prit une autre délibération qui mérite d'être rappelée. Voyant l'ignorance générale de la Bible et le désir des foules de pouvoir la lire en langue vulgaire, les Vaudois votèrent 1500 écus d'or, pour l'impression d'une traduction française des Saintes Ecritures. Olivétan fut chargé, à son corps défendant, de préparer cet important travail.

Saulnier et Olivétan, aidés de quelques autres personnages, s'appliquèrent ensuite à instruire toujours mieux le peuple des Vallées dans les connaissances évangéliques, introduisant de nombreux ouvrages de piété et prêchant ouvertement à des foules d'auditeurs dont plusieurs ne craignaient pas de faire deux journées de marche pour venir à Angrogne écouter ces prédicateurs. Les Barbes eux-mêmes s'asseyaient humblement

aux pieds de ces nouveaux docteurs et leurs yeux s'ouvraient, mieux que jamais, à l'intelligence des Ecritures.

Cela dura ainsi pendant trois ans. Saulnier allait et venait de la Suisse aux Vallées, à travers mille dangers, hâtant ici la conversion des âmes, là l'impression de la Bible impatientement attendue.

Deux Barbes dauphinois, chefs du parti contraire aux réformes, s'étaient rendus, tôt après le Synode de Chanforan, auprès des anciennes Eglises de Bohême, qui, comme les Vaudois, étaient antérieures à la Réformation, leur avaient exposé à leur manière ce qui s'était passé, et leur avaient fait accroire que l'Eglise Vaudoise, prêtant trop facilement l'oreille à des docteurs étrangers, avait abandonné sa foi séculaire. Après un séjour de six mois chez eux, les Frères de Bohême les renvoyèrent aux Vallées avec une lettre dans laquelle, blâmant la précipitation avec laquelle on avait agi, ils recommandaient qu'on examinât le tout à fond et qu'on se tint strictement à la vérité. Sur la demande des deux Barbes, un nouveau synode fut réuni à Pral, du 15 au 18 août 1533, dans le village des Traversettes, situé au dessus des Guigou et maintenant disparu. Il confirma entièrement les délibérations du synode de Chanforan et écrivit une lettre aux Frères de Bohême pour montrer que les deux Barbes les avaient induits en erreur et que l'Eglise Vaudoise persévérait dans la vérité.

Les deux principaux Barbes d'alors, Louis le vieux et Etienne, avaient insisté pour que Saulnier hâtât la publication de la Bible, qui s'imprimait à Neuchâtel. Aussi, dès que les premiers exemplaires furent livrés, en Juin 1535, Saulnier s'empressa-t-il de préparer une petite équipe pour les apporter aux Vallées avec quelques autres livres que l'on y réclamait à grands cris. Mais, dénoncés par un espion, ils furent arrêtés en Savoie. Saulnier échappa dans un moment de confusion, se tint caché deux jours dans un champ d'avoine et put rentrer sain et sauf à Genève. Comme c'était à lui qu'on en voulait, les autres furent relâchés et purent atteindre les Vallées. Mais le courageux évangéliste n'en repartit pas moins un peu plus tard et put ainsi présenter lui-même au nouveau synode la Bible, dite d'Olivétan, publiée aux frais des Vaudois. Ce synode, qui dura six jours, fut encore tenu à Chanforan, en septembre 1535.

5 Pantaléon Bersour et ses victimes.

L'année précédente, 1534, comme l'Inquisition s'acharnait sur les Vaudois de Provence, on avait été étonné de voir que la plupart des inculpés d'hérésie étaient d'origine piémontaise. L'Inquisiteur de Provence en informa celui de Turin qui, à son

tour, en avertit le Duc de Savoie. On décida aussitôt d'envoyer en Provence quelqu'un qui pût prendre des informations capables de déceler de nombreux hérétiques aux Vallées. Le choix tomba sur Pantaléon Bersour. Il appartenait à la plus ancienne noblesse de Pignerol, et était, de plus, seigneur de Rocheplate; comme tel il connaissait de nombreux Vaudois qui avaient des parents en Provence. Il partit incontinent pour la France, assista assidûment à tous les procès, prenant soigneusement note de tous les noms de parents, d'amis, de localités, que d'affreuses tortures arrachaient aux malheureux prisonniers, avant qu'ils fussent livrés au supplice.

De retour en Piémont, Bersour dressa un tableau minutieux de toutes les familles sur lesquelles il avait recueilli des indices ou des soupçons; puis il obtint du duc de pouvoir disposer de 500 hommes, tant à pied qu'à cheval, pour courir sus aux hérétiques. Il tenait ces soldats dans le château qu'il possédait au bas de Prarustin, au-dessus de Miradolo, et dont les ruines portent encore le nom de *Castel dël luv*, Château du loup.

Sans perdre de temps, le 22 septembre 1535, il monta dans son domaine de Rocheplate, gravit sous bois la Séa et réussit à surprendre les gardes que les Vaudois y avaient misés. Le deuxième synode de Chanforan tenait précisément ses séances ces jours là, et l'un des hommes qui se laissèrent surprendre déposa « *qu'il faisaient la garde pour les ministres qui enseignent la bonne loi, qui étaient assemblés aux Chanforans, et qu'entre les autres il y en avait un qui s'appelait M. Farel, qui avait la barbe rouge, et un beau cheval blanc, et deux autres en sa compagnie, desquels l'un avait un cheval quasi noir, et l'autre était de grande stature, un peu boiteux.* »

L'alarme ayant été donnée, les Angrognins étaient accourus et avaient pu délivrer quelques captifs. De plus, Blanche de Luserne, comtesse d'Angrogne, s'étant plainte de cette violation de son territoire, Bersour ne put se porter vers le centre des Vallées et se mit à en ravager les abords, se saisissant de tous ceux qui avaient le malheur d'être nommés sur ses listes et qui vivaient, isolés ou en petits groupes, dans les communes inférieures. Mais il aurait bien aimé faire quelque capture plus illustre; aussi guettait-il le départ des étrangers qui étaient intervenus au synode.

Cette assemblée s'était à peine dissoute et Saulnier, poursuivant son pèlerinage infatigable, reprenait la route de Suisse, quand il fut surpris par Bersour près de Pignerol, avec un de ses collègues. Amenés au Château du Loup, ils furent, quelques jours plus tard, conduits à Pignerol, et de là à Turin, où on les livra à l'Inquisition. Leur perte paraissait irrévocable. Les

Vaudois dépêchèrent en toute hâte un messager pour en avertir les Seigneuries de Genève et de Berne. On recourut au duc Charles III, qui s'en lava les mains disant qu'il n'y pouvait rien puisque le détenu était entre les mains des Inquisiteurs, qui ne dépendaient que du Pape ! Les Suisses alors recoururent à des représailles. On retint captif à Genève un prêtre savoyard arrogant et batailleur et, à force de pourparlers, après plus de six mois d'affreux cachots, on obtint l'échange des prisonniers.

La plupart des autres ne s'en tirèrent pas à aussi bon marché. Ils étaient tellement nombreux que Bersour en remplit son château, les couvents et les prisons de Pignerol et l'Inquisition de Turin. Quelques-uns réussirent à en sortir secrètement, à prix d'argent, « *par la porte dorée* », comme dit Pierre Gilles, notre ancien chroniqueur. Plusieurs furent sans doute condamnés à la prison à vie, car on n'en sut jamais plus rien ; ce fut le cas de Marc Chanavas de Pinache, de Julien Colombat du Villar Pérouse et de Georges Stallé de Fenil.

Parmi ceux qui furent condamnés au terrible supplice du feu, rappelons Catelan Girardet de S. Jean. Il était plein de zèle pour la propagation de l'Évangile, et quelques uns des prisonniers confessèrent que c'était lui qui les avait induits à aller écouter les prêches des Barbes.

Sur ces dénonciations, arrachées par la torture, Girardet ne tarda pas à être arrêté à Revel, près de Saluces, et condamné à être brûlé vif. Il montra à ce moment suprême la même constance dont il avait fait preuve quand il s'agissait d'attirer ses semblables à Christ. Quand il fut arrivé sur la place où une foule curieuse s'apprêtait à se repaître du spectacle de ses souffrances, il demanda deux pierres, puis les frotta l'une contre l'autre, en disant : « *Vous pensez par vos persécutions abolir nos Eglises, mais il ne vous sera non plus possible qu'à moi d'anéantir de mes mains, ou de manger ces deux pierres.* »

Son martyre, vaillamment souffert, ne fit qu'encourager les fidèles ; et la persistance de l'Eglise Vaudoise au travers de persécutions encore plus rudes que celle-là montre que sa foi était fondée sur une base sûre et inébranlable.

Bersour et ses acolytes, toujours plus avides de sang et de rapine, multipliaient leurs violences, lorsque le duc Charles III, menacé d'une guerre formidable par son neveu François I, roi de France, et voulant s'assurer le concours des Vaudois sur la frontière, publia un édit, par lequel il défendait à toutes personnes de les molester sous aucun prétexte. C'est, à une date si reculée, déjà la politique de Victor Amédée II !

Vous rappelez-vous, chers enfants, ce que nous vous racontions, il y a deux ans, du capitaine Varaglia, grand persé-

cuteur des Vaudois, et dont le fils unique devint un de leurs pasteurs et martyrs ? Il plut à Dieu d'en agir, à peu près ainsi, avec la famille Bersour. Le fils de Pantaléon, Louis, renonçant à ses grands biens, à son droit de noblesse et à tous les brillants avantages qui lui étaient assurés au service du souverain, embrassa la foi des persécutés et se retira à la Tour. Sa descendance, demeurée jusqu'au bout fidèle à la vérité, s'éteignit lors de la peste de 1630.

6. Martyre de Martin Gonin.

François I ne s'en tint pas aux menaces vis-à-vis du duc de Savoie et, au commencement de 1536, la guerre reprit furieusement en Piémont pour ne cesser qu'après plus de vingt ans. Nous verrons, Dieu voulant, une autre année, quels en furent les effets pour les Vaudois. Il nous suffira aujourd'hui de rappeler deux des principales victimes de ce nouvel état de choses.

Pendant tout le cours de l'époque si agitée dont nous avons parlé jusqu'ici, Martin Gonin avait déployé une activité extraordinaire. Les Vaudois arrêtés, soit en Provence soit en Piémont, le mentionnent tous comme un des Barbes qui les visitait le plus fréquemment, leur apportant à la fois une parole chaude et les livres dont ils nourrissaient leur piété. Martin Gonin, marcheur infatigable, était d'une stature colossale. Saulnier écrivait que, faisant route avec lui de Lausanne au Grand S. Bernard, Gonin tomba malade à Bex et qu'il fallut revenir jusqu'à Ollon, parce qu'on ne trouva aucun lit assez grand pour lui !

Nous sommes loin d'avoir raconté tous les voyages qu'il entreprit, pour la bonne cause, en Allemagne, en Suisse, dans tout le Piémont, en Provence, et peut-être plus loin encore, à travers mille dangers. Genève ayant embrassé la Réformation en 1535, les églises des Vallées jugèrent opportun de nouer aussitôt des relations avec les pasteurs de cette ville, le chef desquels était, d'ailleurs, leur vénérable ami, Guillaume Farel. C'est dans ce but que Barbe Martin traversait les Alpes, une fois de plus, au commencement de 1536. Après avoir accompli sa mission, il reprit le chemin des Vallées en faisant un grand détour à travers le Dauphiné, peut-être par mesure de sûreté. Mais, la guerre venant de se rallumer, tout étranger devenait suspect ; aussi Gonin fut-il remarqué et suivi de près ; il avait remonté le Champsaur, vallée reculée des Hautes Alpes où se trouvaient aussi des Vaudois, il avait atteint le col d'Orsière et pouvait apercevoir déjà, là-bas, à moitié ensevelies dans la neige, les humbles chaumières de Dormillouse, quand il se vit

arrêté comme espion politique ou militaire. Il se récria ; ce fut inutile. Il était Piémontais, il suivait des chemins détournés, donc il était suspect ! On l'amena à Grenoble, où le Parlement lui fit son procès et, l'ayant reconnu innocent de ce dont on l'accusait, le relâcha. Mais le geôlier de la prison, en fouillant ses hardes, avait trouvé, cousues dans la doublure de son habit, des lettres des ministres de Genève à ceux des Vallées. Ramené en prison, on refit son procès, cette fois pour cause de religion, et il confessa ouvertement sa foi en l'Évangile, exhortant même ses juges à accepter, eux aussi, le salut en Christ.

On essaya vainement, par promesses et par menaces, de l'induire à abjurer sa foi ; il fut donc condamné à mort.

Grenoble comptait de nombreux réformés. Dans la crainte de provoquer quelque mouvement en faveur de sa victime, le Parlement décida qu'au lieu de le brûler vif, on l'exécuterait secrètement ; de cette manière on l'empêchait aussi d'ébranler, par sa parole éloquente, ceux qui auraient pu assister au supplice.

La nuit du 26 avril 1536, on l'amena sur le bord de l'Isère, on l'étrangla, puis on le jeta dans le fleuve. Comme la fraîcheur de l'eau semblait le ranimer, on attendit que toutes les vibrations de son corps eussent cessé pour couper la corde et livrer sa dépouille mortelle au courant. Il avait 36 ans.

Martin Gonin fut profondément regretté de toutes les églises vaudoises. En dépit de son jeune âge, il avait été un des Barbes les plus en vue à cette époque décisive de l'histoire de notre peuple, et un de ceux qui avaient d'emblée franchement adhéré à la Réformation.

L'Église Vaudoise fit tôt après une autre perte bien cruelle. Son doyen, le président des derniers synodes, le Barbe Louis le vieux, semble avoir voulu, malgré son âge, renouer avec Genève les relations si tôt brisées par la mort de Gonin. Mais comme, lui aussi, avait pris la route du retour, porteur de quelques lettres des réformateurs, peut-être de Farel et de Calvin, un gentilhomme dauphinois l'arrêta, le 30 novembre 1536, à Chirens, et l'emmena à Grenoble, où on le retint captif. Berne et Genève intervinrent inutilement en sa faveur et quand, en octobre 1537, François I, pour plaire aux protestants d'Allemagne, ses alliés, ordonna la libération de tous ceux qui étaient détenus pour leur foi dans les prisons de Lyon et de Grenoble, il ne semble pas que le vieux Barbe ait pu en profiter. Il avait déjà obtenu une meilleure délivrance et remporté la couronne de gloire, assurée à celui qui aura persévéré jusqu'à la fin.

A decorative black frame with ornate, symmetrical scrollwork at the corners and center, enclosing the text.

IMPRIMERIE ALPINE
TORRE PELLICE